

On n'était qu'en juin, et pourtant le paysage était déjà desséché. Les champs avaient la couleur des poupées de maïs. Non pas un beau jaune doré, mais un pâle souvenir anémique de vert. Si le train avait été en mouvement, on aurait cru à un pur scintillement lumineux, mais à l'arrêt, l'éclat du soleil sur la voie d'évitement aurait pu aveugler un observateur peu méfiant.

Cela faisait plus de trois heures que le soleil chauffait à blanc les voitures immobilisées. Les vitres à peine entrouvertes ne laissaient pas pénétrer le moindre courant d'air. Les passagers des deuxième et troisième classes devaient vraiment souffrir: en première, au moins, il y avait de la place pour étendre les jambes. Durant cet été 1940, rares étaient les gens aisés qui prenaient la ligne Madrid-Salamanque en milieu de journée. La voiture de première classe était vide, à l'exception de deux hommes qui, eux aussi d'ailleurs, auraient dû se trouver en troisième classe. La Guardia Civil ne dilapidait pas son argent en payant des billets de première à des officiers subalternes, mais lorsque le plus gradé des deux s'était dirigé vers la première classe, l'autre l'avait suivi sans réfléchir. Et le contrôleur, en voyant les fusils et les tricornes, qui conféraient aux deux hommes le statut de membres d'élite de la police, n'avait pas jugé bon de s'interposer.

Les deux soldats avaient placé leurs armes en hauteur, sur le porte-bagages vide, et les tricornes reposaient à présent sur les sièges voisins. La touffeur était telle que chacun avait ôté sa veste et remonté ses manches. Le plus âgé était assis, jambes étendues devant lui, absorbé dans la lecture d'un livre. Le plus jeune, tassé sur la banquette, feuilletait nonchalamment un journal étalé à côté. Il se redressa soudain en poussant une exclamation de dégoût.

– Avec cette chaleur, je vous jure, on colle à la banquette!
Son compagnon leva les yeux, opina, puis retourna à sa lecture. Le plus jeune regarda par la fenêtre.

– Ils ne font strictement *rien*, on dirait!

– Laisse donc les stores tirés, lui conseilla l’officier sans détacher le regard de sa page. Ça garde la fraîcheur.

Le plus jeune poussa un grognement écœuré.

– On devrait être là-bas depuis deux heures déjà!

Celui qui lisait consulta sa montre. En fait, selon ses calculs, cela faisait deux heures et quinze minutes qu’ils auraient dû y être. Au bout d’un petit moment, il tourna la page.

Le jeune garde tapota des doigts sur ses genoux.

– C’est quoi, ce que vous lisez, mon lieutenant? finit-il par demander.

– Linde, répondit l’autre, tout en poursuivant sa lecture.

– De Carmen Iscaza, mon lieutenant? s’enquit le jeune homme incrédule, incapable de réprimer une mimique impertinente à l’idée que le lieutenant Tejada apprécie les romans à l’eau de rose.

– Pas *Linda*, rectifia le supérieur sur un ton réprobateur. Linde. Otto Dietrich zur Linde.

– Ah, fit le plus jeune déconcerté, avant de se replonger dans son journal flétri rempli de noms tout aussi impropronçables. C’est un nom allemand?

– Oui, soupira Tejada à contrecœur. Un philosophe dans la lignée de Nietzsche, bien qu’ils soient en désaccord sur un certain nombre de points cruciaux.

– Ah, fit le jeune homme hésitant. Et pourquoi?

– Pourquoi ne sont-ils pas d’accord?

– Non... pourquoi lisez-vous ce livre?

La bouche de Tejada se tordit en un rictus.

– Parce que, vois-tu, nous sommes en route pour Salamanque, ville fameuse, comme tu le sais sûrement, pour son université. Or je ne souhaite pas, une fois sur place, passer pour un ignare.

Le caporal Jiménez essuya la sueur sur son visage. Le lieutenant n'avait pas pour habitude de le rabrouer si sévèrement, mais ce qu'il venait de dire n'était pas absurde. Cela faisait deux heures et quinze minutes que les deux gardes avaient officiellement commencé leur service à Salamanque, aussi n'était-il pas aberrant de se renseigner sur les us et coutumes locales. Mais pas question pour Jiménez de griller ce qui lui restait de cervelle avec des philosophes allemands.

– Ce Linde, il est connu, mon lieutenant? s'enquit-il d'un ton mal assuré, incertain de vouloir en apprendre davantage sur le sujet.

– Pas encore, répondit son supérieur en cornant une page avant de refermer le livre. Mais je ne serais pas étonné qu'il le devienne. C'est le premier Allemand que je lis capable d'écrire une phrase simple. Mais après tout, c'est peut-être simplement la traduction qui est bonne.

– Le traducteur espagnol y a sûrement trouvé des affinités naturelles, risqua le jeune homme. Je veux dire, s'il est l'un des nôtres.

Le lieutenant considéra brièvement la page de titre avant de sourire.

– Le livre a été publié à Buenos Aires.

– Ah, fit Jiménez en rougissant à nouveau. Et de quoi ça parle?

– De la place des intellectuels dans le Mouvement, répondit Tejada, tout en observant les sourcils du caporal se froncer, retenant de petites rigoles de sueur.

– Des intellectuels? répéta Jiménez comme s'il s'agissait d'insectes particulièrement dangereux. Je croyais... Enfin, ne sont-ils pas pour la plupart subversifs, mon lieutenant?

– Linde se considère lui-même comme un intellectuel, rétorqua le lieutenant d'une voix dont il était difficile de dire si elle était sarcastique.

– Ah, fit Jiménez en plissant le nez. Est-ce qu'il est... fréquentable, mon lieutenant?

Tejada ouvrit le livre et, pendant un moment, lut la page de garde en silence.

– Quel âge avais-tu en 1927, Jiménez? demanda-t-il finalement.

– Six ans, mon lieutenant.

– Eh bien, Linde appartient au Mouvement depuis 1927. Carrière militaire brillante, interrompue l'année dernière par un tragique accident. Il est actuellement officier en chef d'un camp de prisonniers en Pologne. Pour répondre à ta question, oui, c'est quelqu'un de fréquentable.

– Dommage qu'il ait été blessé, dit Jiménez, ayant la sagesse de s'en tenir aux sujets qu'il comprenait.

On entendit comme un soupir géant, et le train s'ébroua de nouveau.

– Dieu merci! s'exclama Tejada. On repart.

Sur ce, il rouvrit son livre, laissant Jiménez à ses réflexions.

Le caporal se remit à feuilleter les journaux. Ils évoquaient tous la situation à Paris: photographies des troupes allemandes défilant sur le Champ-de-Mars; extraits des discours de Hitler; communiqué de l'ambassade allemande à Madrid, de l'ambassade italienne, de l'ambassade britannique. Il faisait encore très chaud. Jiménez reprit le fil de ses pensées à propos d'Otto Dietrich zur Linde.

– Quand on a été soldat, ça doit être drôlement frustrant de ne plus avoir affaire qu'à des prisonniers. Un peu comme se faire rétrograder.

Voyant que son subalterne ne saurait tenir sa langue jusqu'à la fin du voyage, Tejada renonça à tout espoir de finir son chapitre.

– Puis-je te rappeler, caporal, que l'une des missions de la Guardia Civil est le transport des prisonniers, fit-il remarquer sèchement.

– Eh bien, oui, bien sûr, mais je voulais dire... (Jiménez eut la bonne grâce de prendre un air penaud.) Quand on est habitué aux combats, ça doit paraître plutôt monotone.

Tejada, dont l'expérience en matière de combat était considérablement supérieure à celle du caporal, se dit que la monotonie n'était pas nécessairement une mauvaise chose.

– L'Allemagne n'est entrée en guerre qu'en septembre, dit-il à haute voix. Il n'a donc pas dû s'y habituer tant que ça.

– Tout de même, dit le jeune garde. Un camp de prisonniers, il me semble qu'une fois qu'on y est, on n'en sort pas.

– Ces camps, une fois qu'on y est, on n'en sort pas.

L'homme qui venait de parler n'aurait pu être plus différent du caporal Jiménez. Jiménez avait tout juste vingt ans, et paraissait jeune pour son âge. L'autre, en revanche, avait passé la soixantaine. Ses épaules voûtées et son halo de cheveux blancs le vieillissaient. Si la recrue avait l'énergie pétulante de la jeunesse, cet homme parlait en s'appuyant lourdement sur une table, comme si le simple fait de supporter son propre poids constituait un effort.

Mais ce qui distinguait le plus nettement les deux hommes était le ton de leur voix. Jiménez s'exprimait avec désinvolture, n'accordant que peu d'importance à un revers de fortune sans gravité. En prononçant les mêmes paroles, quelques jours plus tard, à Salamanque, Guillermo Fernández Ochoa y mit en revanche une intensité effrayante.

– On n'en sort pas, répéta-t-il lourdement. «La noire demeure d'Hadès.»

Il tapa du doigt sur la table dans un geste que n'importe lequel de ses étudiants aurait reconnu.

– Très bien, Guillermo, l'interrompt sa femme, espérant que son intonation impatiente masquerait son désarroi. (Le professeur Fernández ne citait Homère que lorsqu'il était profondément troublé.) J'ai compris. Et alors?

Guillermo quitta ses enfers pour revenir sur terre.

– Une lettre de Joseph Meyer, dit-il en lançant une enveloppe ouverte sur la table.

Sa femme pâlit.

– Il a été fait prisonnier?

– Lis toi-même.

L'épouse du professeur s'empara sans broncher de la missive, mais son regard buta sur un entrelacs indéchiffrable de caractères gothiques.

– C'est de l'allemand, fit-elle remarquer.

– Il n'est pas très à l'aise avec le français, répondit Guillermo distraitemment.

María Pilar Ríos de Fernández parvint à contenir son agacement. Depuis l'arrivée du courrier, ce matin-là, son mari s'était montré inattentif et fébrile. Il avait attendu qu'ils soient seuls pour l'attirer dans l'obscurité du salon, où personne n'allait jamais. Il voulait discuter de « quelque chose d'important ». María n'avait pas protesté contre cette façon de procéder pourtant énigmatique, ni quand il avait commencé son discours sans même remonter les stores de la pièce plongée dans la pénombre. Mais là, elle jugea bon d'intervenir :

– Alors, qu'est-ce qu'il dit? demanda-t-elle.

Guillermo prit la lettre, lut silencieusement pendant un moment, et traduisit quelques phrases au fur et à mesure :

– Très cher docteur Fernández, il faut me pardonner pour tout ce temps sans donner de nouvelles... Quant à votre pénible situation... je suis navré de l'apprendre, mais... content que ce soit terminé. Je n'ai pas reçu tout de suite votre dernier courrier, car il a été envoyé à Leipzig... mais...

Guillermo Fernández s'interrompit.

– Je ne comprends pas vraiment la suite. Je crois que c'est quelque chose comme : « un ami reçoit mon courrier, et me le transmet ». Il me demande de lui écrire aux bons soins de monsieur Rosenberg à une adresse à Toulouse.

– À Toulouse? s'exclama vivement la femme du professeur.

– Oui. Il évoque un peu ses travaux récents, et finit en disant : « Si vous vous intéressez encore à l'*Odysée*, peut-être

pourrions-nous nous rencontrer pour travailler ensemble. Me trouvant actuellement dans la position de Théoclymène, je me dois de vous demander si vous vous souvenez de Télémaque.» Quelque chose dans le genre.

Il y eut un bref moment de silence. La famille Fernández fut replongée dans les poèmes épiques qui étaient à la fois la passion du professeur et pour lui le travail d'une vie. María fronça un moment les sourcils, fouillant dans sa mémoire.

– Théoclymène? Le devin?

Le professeur acquiesça brièvement, comme il l'eût fait avec un étudiant vif ayant donné une réponse partiellement satisfaisante.

– Télémaque vient le chercher à Sparte, si tu te souviens, et Théoclymène explique qu'il a tué quelqu'un à Argos: «Je fuis leur vengeance et la Kèr noire, puisque ma destinée est d'errer parmi les hommes. Laisse-moi monter sur ta nef, puisque je viens en suppliant, de peur qu'ils me tuent, car je pense qu'ils me poursuivent.»

La señora de Fernández réfléchit. Deux citations en si peu de temps? Son mari devait être sacrément soucieux. Elle ignorait quelles paroles lui apporteraient le plus de réconfort, aussi dit-elle ce qui lui vint à l'esprit, en s'efforçant de parler d'une voix très douce:

– C'est impossible, Guillermo. Tu es toujours surveillé par la Guardia Civil. Tu risquerais de retourner en prison. Que deviendrions-nous, Elena et moi?

La pièce, éclairée seulement par les rayons dorés du soleil qui filtraient à la lisière des stores, semblait être distribuée autour de la lettre sur la table. Le bout de papier apparemment anodin transpirait la peur.

– Je ne répondrai pas, si tu penses que c'est impossible, articula lentement Guillermo. Mais cela fait vingt-cinq ans que nous sommes amis.

– Collègues, rectifia vigoureusement sa femme.

– Si tu veux. Et son travail sur les Hymnes homériques...

– Cela mérite-t-il que tu risques ta vie? demanda-t-elle d’une voix tremblotante.

– Cela mérite-t-il que lui risque la sienne?

– Tout de suite les grands mots.

– C’est le plus grand spécialiste d’Eschyle vivant! protesta le professeur.

María de Fernández soupira. Guillermo était si fragile. C’était la première fois depuis bien longtemps qu’elle le voyait retrouver un peu de sa passion d’antan. Mais de là à tout risquer pour un réfugié étranger...

– Et sa famille? demanda-t-elle sans grand espoir.

Guillermo fit un signe de dénégation.

– Il dit ici que ses neveux sont encore en Allemagne. Et qu’il n’a plus eu de nouvelles depuis 1938.

– Je les croyais proches, dit María inquiète.

– Moi aussi, répliqua le professeur un peu sévèrement. Il a toujours dit qu’ils étaient comme des fils pour lui. Et tu te souviens comment il a été avec Elena et Hipólito.

– Comment était qui? intervint une nouvelle voix.

Mari et femme se retournèrent tous deux pour considérer avec un mélange d’anxiété et d’affection la jeune femme dont la silhouette se détachait dans l’encadrement de la porte. Les bras chargés de paquets, elle plissait les yeux pour s’acclimater à la pénombre. María fut la première à prendre la parole:

– Te souviens-tu du professeur Meyer, Elenita?

– Bien sûr! s’exclama Elena Fernández.

En passant devant le petit salon, le ton de ses parents l’avait inquiétée, la poussant à s’arrêter sur le seuil. À présent, elle s’avançait, le sourire aux lèvres. Elle posa ses paquets sur la table.

– Il m’a offert ma Pénélope aux yeux foncés.

Ses parents sourirent à leur tour. Une vingtaine d’années auparavant, Herr Professor Meyer avait assisté à une conférence à Salamanque, et la famille Fernández l’avait hébergé.

L'hôte aux cheveux blonds avait été amusé d'entendre la brune Elena dire à voix haute son dégoût des poupées aux yeux bleus. La fillette avait été formelle: «Les poupées doivent avoir les yeux foncés, comme tout le monde.» Plusieurs mois après cette visite, un paquet était arrivé en provenance d'Allemagne, adressé d'une belle écriture moulée à *Fräulein* Helenka Fernández. Il contenait une magnifique poupée aux cheveux châtain et aux yeux chocolat, ainsi qu'un bref message en français, aux lettres soigneusement tracées, de manière à ce qu'une enfant ayant commencé à apprendre cette langue depuis seulement quelques années puisse le déchiffrer sans aide.

Elena n'avait jamais revu le professeur Meyer, mais elle avait gardé de lui le souvenir chaleureux d'un homme au sourire vif et à l'accent comique. Il avait modestement pris des notes pendant qu'elle lui enseignait l'espagnol, et avait patiemment répondu aux incessantes questions de son frère sur les avions allemands. *À l'époque où l'on trouvait des maquettes d'avions allemands dans les vitrines des magasins de jouets*, songea-t-elle tandis que son sourire se dissipait, *des jouets qui n'effrayaient personne*. Elle contempla ses parents. Leur sourire aussi s'était dissipé. Ils avaient pris cette expression qui désormais ne les quittait plus: fatiguée, craintive, vieillie.

– Qu'est-ce qui lui arrive? demanda Elena en se préparant à une mauvaise nouvelle.

Ses parents échangèrent un regard.

– T'avions-nous dit qu'il s'était installé en France? commença son père prudemment. Cela remonte à quelques années. À l'époque où tu étais à Madrid.

Elena ne se montrait pétulante que lorsqu'elle était heureuse. Plus la situation était grave, plus elle paraissait calme. À présent, elle était de marbre.

– Paris? s'enquit-elle, remuant à peine les lèvres.

– Initialement, oui, fit son père. Mais il est maintenant à Toulouse.

– Il est donc sain et sauf?

– Pour l’instant.

Elena eut le sentiment que ses parents hésitaient à lui dire quelque chose.

– Je viens juste de recevoir une lettre de lui, ajouta lentement le professeur Fernández. Il nous demande d’être les Télémaque de son Théoclymène.

Elena partageait la passion de son père pour l’*Odyssee*, aussi identifia-t-elle les personnages sans difficulté. Il y eut un long silence.

– Pourquoi a-t-il quitté l’Allemagne? demanda la jeune femme.

– Il est juif, Elenita, expliqua sa mère.

– On lui a confisqué son poste à l’université, dit amèrement son père en même temps.

Elena s’empara de la troisième chaise, et le raclement au sol couvrit le silence qui suivit la déclaration du professeur. Sa femme et sa fille évitèrent de croiser son regard. L’université de Salamanque avait été toute la vie de Guillermo Fernández. À l’époque où on l’avait obligé à démissionner, quatre ans plus tôt, sa fille habitait Madrid. Elle n’avait pas été là quand les phalangistes, au pouvoir à Salamanque depuis le début de la guerre civile, avaient sacqué la bibliothèque du professeur. Elle n’avait pas non plus été là quand il avait été arrêté pour subversion, ni six mois plus tard, lorsqu’on l’avait libéré. À la fin de la guerre, de retour chez ses parents, elle avait trouvé un vieil homme effrayé et amer, qui parfois ressemblait à son père, si ce n’est qu’il avait des cheveux blancs et les épaules voûtées. La plupart du temps, il était apeuré. Il n’y avait guère que lorsqu’il parlait de l’université qu’il retrouvait son esprit caustique d’antan.

– Nous rendrait-il éventuellement visite? demanda prudemment Elena. Enfin... est-ce que ce serait autorisé?

Son père hésita.

– Je ne sais pas. S’il a un passeport allemand, peut-être. S’il s’est fait naturaliser et qu’il est devenu citoyen français, je l’ignore.

– Et si ce n’est pas autorisé? demanda la mère d’Elena avec douceur, en baissant les yeux.

On n’entendit plus dans la pièce que le tic-tac de l’horloge. Elena passa la main sur le bois de la table. Son père tambourina des doigts. Sa mère resta totalement impassible.

– Cela fait vingt-cinq ans que nous nous connaissons, dit Guillermo après une bonne cinquantaine de battements d’horloge. Si vous n’avez pas d’objection... (Elena et sa mère confirmèrent d’un mouvement de tête) ... je crois que je vais monter lui écrire, termina lentement Guillermo.